

L'emballoté

Daniel Grenier

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71448ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, D. (2014). L'emballoté. *Moebius*, (140), 39–44.

DANIEL GRENIER

L'emmailoté

Je suis un gars d'angles droits. J'ai de la difficulté avec les choses croches. Mon bureau me déconcentre en ce moment. Parce que je fais plein de choses en même temps. J'espionne la fille d'en face en essayant de noter correctement ses pas. J'écris des haïkus. Je fais des sudokus et des grilles de mots croisés, pas les solutions, les problèmes, les grilles.

Je me lève. Je donne un petit coup d'orteil sur le bol de mon chat pour le remettre à angle droit avec le coin du mur et le frigo. Je me rassois et je reprends mes jumelles. J'espionne la fille d'en face mais je ne me fais pas d'idées. Je prends des notes. Je fais aussi des recherches sur l'explosion de la chirurgie plastique dans le nord du Brésil. Du phénomène. Sur l'explosion du phénomène de.

C'est pour ça que mon bureau est en désordre. Il y a des feuilles croches et sales et froissées, quelques-unes. Avec des mots griffonnés de cette calligraphie étrange que j'ai depuis que j'ai désappris à écrire à la main. Rapide, comme essoufflée en cours de mot. Engourdie à la première syllabe, à la première lettre qui demande un peu de dextérité, un T ou un S. Mes S ressemblent à des lignes obliques à peine courbées. Je fais des plans d'évacuation d'immeubles imaginaires qui ne fonctionnent pas à la dernière minute. Je me lève et je vais replacer dans ma pharmacie la boîte de soie dentaire dont je ne me suis jamais servi depuis que je l'ai achetée. Je me demande pourquoi j'ai envie d'appeler ça un tube de soie dentaire.

Je pisse assis, comme on me l'a appris, et je retourne dans mon bureau et remets les jumelles devant mes yeux.

Elle passe devant sa fenêtre pour la treizième fois depuis dix-neuf heures trente, quand le soleil s'est couché. Elle porte un t-shirt rayé de marin, des rayures à l'horizontale. Je vois ses petites culottes, juste l'élastique, à peine le haut de ses petites culottes quand elle traverse la fenêtre, juste à la fin de la traversée, parce qu'il doit y avoir une dénivellation dans son plancher, ou le contraire d'une dénivellation, quelque chose qui la fait devenir plus grande durant une fraction de seconde, quelque chose qui ne s'enjambe pas. Je vois l'élastique et je me lève pour me mentir à moi-même, en prétendant que je vais aller allumer la lampe de mon bureau. Je me frotte les mains sur le tissu de mes cuisses et je remets les jumelles devant mes yeux.

Durant le jour, j'écris des courriels ordinaires à la fin desquels j'inscris toujours mon prénom et mon nom. Et je participe à des concours d'étymologie sur le web. Mon chat ronronne sur l'imprimante. Je remets les jumelles devant mes yeux. Et elle pose le pouce sur le coin inférieur d'un cadre, et elle recule comme pour évaluer, et elle le déplace à peine en exerçant une douce pression.

Moi aussi j'aimerais pouvoir prétendre que je suis un homme seul, mais ça serait comme m'attirer des sympathies dont je n'ai pas besoin. Et prétendre c'est comme mentir, donc ça serait pire. Ça serait encore pire de me mentir à moi-même.

Je reste devant la fenêtre et je tente de comprendre, de saisir, entre mes stores, entre le bruit métallique qui les écarte, toutes les implications cachées de cette phrase qui m'est venue dans la tête. C'est n'importe quoi : j'ai parlé à ma mère, à ma sœur, j'ai parlé à ma propriétaire et à sa fille, tout ça en une seule journée. Je suis sorti et j'ai marché jusqu'au canal. On m'a visité : Hortense est venue. Je lui ai montré mes recherches et mes haïkus. Elle a ri quand je lui ai montré que mes derniers haïkus parlaient de mes recherches. Je fais des haïkus en statistiques de silicone et de botox chez la femme brésilienne du Nordeste entre vingt-cinq et trente-cinq ans.

Elle est partie vite, Hortense, mais elle est venue quand même. Et elle a laissé quelque chose. Elle m'a laissé

une bobépine près de l'évier de la salle de bain. Je la mets dans ma bouche et j'essaie de la faire tourner en ouvrant grand et en utilisant seulement ma langue et mon palais et pendant ce temps-là je continue d'espionner la fille d'en face. Je revois l'ordre alphabétique de ma bibliothèque parce que je me suis rendu compte que j'avais inversé Schulz et Schulberg. J'ai eu une conversation satisfaisante avec Hortense. Elle m'a rassuré, m'a bien expliqué qu'il n'y aurait pas de poursuite, qu'elle n'allait pas porter plainte. Elle a même posé sa main sur la mienne, sur la table, Hortense.

En face, la fille passe dans le cadre. J'ajuste le focus des jumelles et je plisse les yeux en naviguant à peine la tête à droite et à gauche pour la chercher dans son appartement, auquel je n'ai pas accès, sinon par cette fenêtre.

Mon bureau est en désordre et ça m'énerve mais ça ne me dérange pas. J'ai une cassette vidéo de moi en train de faire du ménage, que je regarde parfois pour me calmer. Ma mère m'a téléphoné cet après-midi pour me dire des choses banales qui me rappellent que tout va bien et que la vie est banale et que même les gens morts d'une bombe artisanale au milieu d'un marché public de Kaboul avaient des vies banales. Les gens qui sont morts dans le théâtre à Moscou, à cause des gaz de l'armée cette fois-là, eux aussi, ils avaient des vies banales.

Je ne fais rien de déplacé. Je ne l'espionne pas en me touchant. Je me fais seulement craquer les doigts vers l'extérieur quand elle fait quelque chose de particulièrement –

Elle vient de le faire.

Je l'ai vue passer. Je la vois repasser. Elle le refait : elle tamise sa lumière. Un peu plus. Un peu moins. Elle revient une troisième fois. Elle touche l'interrupteur et elle et moi on sait qu'elle tamise, même s'il n'y a aucune différence visible à l'œil nu. J'ai arrêté de m'en faire avec certaines choses il y a longtemps. Ça ne veut pas dire que je ne suis pas scrupuleux. Je laisse pendre la bobépine à mes lèvres comme une cigarette. Elle, je l'observe de loin.

Je n'ai plus mal au dos depuis que je dors debout.

Moi non plus je n'ai pas sauté sur l'occasion quand elle s'est présentée, mais tout ce que ça veut dire c'est que je suis dans la moyenne. Tout ce que ça dit sur moi c'est que je ne suis ni différent ni décalé ni rien. Je n'ai pas qu'une parole, comme tout le monde. J'ai fait les retouches sur le mur, finalement, j'ai caché avec la bonne couleur ces petites taches jaunes acides qui me narguaient depuis l'accident.

C'est un processus en continu. Je ne dis pas que c'est parti complètement, mais au moins mon regard n'est plus nécessairement, obstinément, attiré par là, quand j'essaie de faire quelque chose de constructif.

En réfléchissant, en travaillant sur mes poèmes et mes statistiques, je me suis rendu compte qu'avant Hortense, j'avais fréquenté, avec ardeur ou ennui, Élane, Frédérique, et Gabrielle. Et qu'inconsciemment j'espérais que la fille d'en face s'appelle Isabelle, ou Irène, ou Iris, histoire de continuer le travail alphabétique occulte de l'univers ou de quelque chose de bien plus petit, mais de tout aussi secret. Je ne m'en mêle pas, mais c'est quelque chose qui me fait sourire.

Plein de choses me font sourire. En allant à la buanderie, presque tous les jours je croise cette femme qui touche la neige avec ses mitaines, assise sur un banc dans le parc Sir-George-Étienne-Cartier. J'aimerais dire qu'elle caresse la neige, mais on m'a dit et répété d'être plus neutre, ma mère, ma famille, d'autres gens, en général. On m'a dit de garder la tête froide. D'aller observer les oiseaux, d'imiter leurs chants, de passer plusieurs heures d'affilée à écouter des sons sur une cassette et d'affiner mon sifflement. Ce sont des choses qui m'ont été recommandées, mais je préfère écrire des haïkus. Je préfère de loin écrire des haïkus et tracer des courbes ascendantes et descendantes, noter une espèce d'immanence derrière leur régularité. Même si j'ai lu quelque part que la raison qui nous empêche ultimement d'écrire de la poésie, c'est la possibilité de perfection que renferme le poème, et il me semble que c'est un peu la même chose avec les statistiques et les probabilités.

E, F, G, H, I, j'y pense en brossant mon chat et après j'y pense encore en traversant, dans la cuisine, un rayon de

soleil qui me fait angoisser à la vue des milliards de particules de poussière qui virevoltent dans mon appartement.

La femme dans le parc est jolie, elle porte ses vêtements d'hiver comme si elle venait du Sud, des pays chauds, avec un mélange dosé de légèreté et de solennité. Une fois dans la buanderie, je ne peux plus la voir, mais je pense à elle, en fixant mes vêtements et le savon qui tournent et se mêlent. Je pense à la fille d'en face aussi. Je me dis que j'ai besoin que tout soit droit, mais que ça serait vraiment l'idéal si je n'avais pas à ré-enligner quoi que ce soit.

C'est une des raisons pour lesquelles j'aime que nos fenêtres soient face à face, et aussi que des jumelles bien utilisées donnent une impression de ligne droite, parcourue, franchie, même si c'est juste une façon de parler, parce qu'une fois le focus ajusté, je n'ai aucunement accès à son odeur, ou au son de sa voix. Je ne suis pas là.

Quand elle sort de mon champ de vision par la gauche, je sais maintenant qu'elle s'en va aux toilettes, parce que hier elle en est revenue avec son jean déboutonné. Mais c'est peut-être son lit qui est à gauche. Je n'irai pas lui demander. Il y a une normalité qui s'est installée dans cette manière que j'ai d'enligner les jumelles et de l'observer. Je ne fais même plus semblant de me lever pour allumer la lumière, pour m'empêcher de l'espionner, pour me faire une raison. Il y a déjà un soupçon de normalité dans ce rendez-vous quotidien. Je la laisse tranquille. Et si demain elle arrive avec un homme, et qu'ils s'embrassent dans le cadre, je ne sais pas, je clignera peut-être des yeux.

Il y a tous les oiseaux que je pourrais vouloir, dans le coin. Plein d'espèces d'oiseaux différentes, urbaines, porteuses de maladies inconnues. Des oiseaux qui se posent sur le fil électrique qui sépare mon appartement du sien. Si je voulais ces espèces je pourrais les observer et les étudier avec mes jumelles. Écrire des courriels rassurants à ma mère, cryptés pour personne d'autre que moi. Il n'y a pas de conspiration quand une seule personne est au courant. Ça ne s'appelle pas comme ça. Ça porte un autre nom, qui m'échappe.

Je ne suis pas un obsessif, je laisse tomber des choses et des projets. J'ai plusieurs phobies dont je ne m'entretiens avec personne. Je laisse mes pensées dériver et ça ne me cause pas d'eczéma pour autant. Tout cela est très positif, c'est un processus. Remettre les objets dans le bon angle, c'est une façon d'ordonner en surface. Quand je perds le fil d'une réflexion, je me concentre ailleurs.

Je prends des marches et je dis bonjour aux passants et aux commerçants. Tout le monde me connaît, même s'ils baissent la tête et les yeux. Avant l'accident, j'avais pignon sur rue au deuxième étage du vieil immeuble sur le coin de Saint-Augustin et quand je rentrais à pied, on m'arrêtait pour des faveurs. J'étais serviable et amène, je le suis encore, ils s'en souviendront un jour.